

LES DERNIERS HISTORIENS DE 1815

A PROPOS DES « ÉNIGMES DE WATERLOO »

DE M. E. LENIENT

LE PLAN DE CAMPAGNE. — La campagne de 1815 s'est terminée par un désastre pour l'armée française qui en quatre jours a été complètement désorganisée; cependant tous les écrivains militaires de quelque valeur se sont trouvés d'accord pour admirer le plan de campagne de Napoléon; ils diffèrent les uns des autres par leurs appréciations des causes de la défaite, les uns les trouvant dans les erreurs qu'a commises Napoléon lui-même en cherchant à réaliser ses projets, les autres les attribuant aux fautes de ses lieutenants; mais tous ont reconnu que pour ce qui concerne le choix du point d'attaque aussi bien que la zone de concentration de l'armée, Napoléon n'a jamais fait rien de plus remarquable.

M. Lenient est d'un tout autre avis; pour lui le plan de l'Empereur est pitoyable et n'offrait aucune chance de réussite, tandis qu'en opérant autrement il pouvait débiter par un succès décisif. Pour M. Lenient il fallait non pas déboucher par Charleroi, mais foncer sur Wellington par Mons. Or nous croyons que rien n'est plus faux qu'une pareille proposition; il n'est pas difficile de dire ce qui serait arrivé, si Napoléon avait cherché à la réaliser. Wellington aurait refusé la bataille immédiate et se serait concentré en se retirant dans la direction de Bruxelles; en même temps, Blücher serait venu le rejoindre, soit par la route de Namur, à Nivelles, soit par Gembloux et Wavre, suivant les circonstances. Dans tous les cas, Napoléon aurait trouvé les deux armées réunies pour la bataille décisive. En disant que l'itinéraire de Blücher dépendait des circonstances, je veux dire qu'il aurait varié en raison de l'avancement de la concentration de l'armée prussienne au moment où le projet de Napoléon aurait été dévoilé. Or, il faut

Colonel A. Grouard.

remarquer qu'un des grands avantages du débouché par Charleroi était d'amener Napoléon à concentrer préalablement ses forces entre Sambre et Meuse sur le centre de son dispositif initial, c'est-à-dire en ramenant ses deux ailes sur le centre, ce qui rendait la concentration beaucoup plus rapide que s'il avait fallu l'effectuer sur une aile. Par suite de cet avantage, Napoléon a pu, en grande partie, dissimuler les mouvements de ses corps d'armée. Il en eût été tout autrement, si la concentration avait dû avoir lieu entre la Sambre et l'Escaut. Blücher en aurait été certainement prévenu avant qu'elle ne fût terminée, et il aurait en même temps commencé la sienne, en appelant à lui Bulow, soit sur Sombreffe, soit sur Gembloux.

Dans ces conditions il aurait mis le gros de ses forces en mouvement dès que Napoléon se serait montré à Mons et le surlendemain au plus tard il pouvait joindre Wellington au sud de Bruxelles. Dans le cas où sa concentration eût été moins avancée il aurait obtenu le même résultat à peu près en marchant par Gembloux et Wavre. Napoléon ne pouvait rien faire pour empêcher la jonction des deux armées alliées, et l'on peut dire que de tous les plans qu'il pouvait imaginer il n'en est pas qui dût le conduire plus sûrement à un désastre que le débouché par Mons. Le résultat eût été à peu près le même s'il avait voulu prendre l'offensive par la Meuse dans la direction de Namur. On dira peut-être qu'il avait un peu plus de chance pour lui, parce que Blücher était pressé de combattre et Wellington plus lent à se mouvoir. Mais quelle que fût l'ardeur du feld-maréchal prussien, il n'était pas dépourvu de prudence ; il en a donné de nombreuses preuves en 1813. Or, s'il a accepté la bataille de Ligny en s'exposant à une défaite complète, cela tient à ce que Napoléon, débouchant par Charleroi, menaçait l'armée prussienne sur la droite, c'est-à-dire du côté où elle se soudait à l'armée anglaise, où, par conséquent, elle pouvait espérer en être rapidement secourue.

Il en eût été autrement si Napoléon avait attaqué sa gauche ou son centre. Dans ces conditions, ne pouvant espérer un appui immédiat de l'armée anglaise, Blücher aurait évité la bataille ; il

se serait retiré par Gembloux et Wavre, allant au-devant de Wellington, et les deux armées auraient été réunies comme dans le cas du débouché par Mons. Ce résultat était inévitable dès que Napoléon attaquait une des extrémités du front des armées alliées; il ne pouvait obtenir la victoire qu'à la condition de combattre ces armées séparément, et il ne pouvait y arriver qu'en commençant par les disjoindre. Voilà une vérité de simple bon sens que Napoléon a merveilleusement comprise et, comme je l'ai dit dans mon premier ouvrage¹, il avait des principes si bien établis qu'il a dû y arriver presque automatiquement; pour qui connaît le passé et l'a compris, il ne pouvait pas former d'autre projet. Aussi je ne crains pas de répéter que le choix du point d'attaque et la concentration de l'armée sont absolument dignes d'admiration. C'est l'avis de Jomini, de Charras, de Thiers, de Houssaye. M. Lenient est d'un avis opposé, tant pis pour lui; cela suffit à prouver qu'il est dépourvu de sens stratégique, c'est d'ailleurs ce qui ressort de l'ensemble de son ouvrage; car je suis d'avis que sur presque tous les points son argumentation porte complètement à faux. Je ne me propose pas d'en entreprendre la réfutation complète, je voudrais seulement m'attacher à quelques parties par trop choquantes.

Après avoir osé soutenir que le plan de Napoléon consistant à déboucher sur Charleroi était complètement absurde, il conteste qu'il y ait le moindre rapport entre le projet de 1815 et celui par lequel Bonaparte a inauguré la campagne d'Italie de 1796. Sur ce point encore il a complètement tort. Sans doute si l'on entre dans le détail des opérations, l'analogie n'est pas complète; on ne trouverait pas deux opérations militaires qui se ressemblent par tous les points; elles diffèrent toujours les unes des autres par les effectifs, la nature des terrains plus ou moins accidentés et les procédés que celui qui est attaqué emploie pour riposter à son adversaire. Mais si l'on s'en tient au principe même des opérations, et au but essentiel que Napoléon veut atteindre, il est manifeste que ses projets en 1815 et en 1796 sont absolument iden-

1. *La critique de la Campagne de 1815*, p. 225.

Colonel A. Grouard.

tiques. En 1815 il voulait opérer contre les Anglais et les Prussiens comme en 1796 il avait opéré contre les Autrichiens et les Piémontais; son premier but était de les séparer pour essayer ensuite de les battre l'un après l'autre. Ni dans un cas ni dans un autre il ne cherche à porter son armée dans un vide qui n'existait pas, mais à rompre l'ensemble du front sur un point bien choisi, de manière à s'attacher d'abord à l'une des deux armées en contenant l'autre. Il n'est pas nécessaire pour cela de se créer une large zone de manœuvre, c'est là une expression vide de sens qui ne correspond à aucune réalité; il suffit, une fois la rupture obtenue, d'attaquer un des deux adversaires sans perdre de temps, de manière à ne pas les avoir tous les deux simultanément sur les bras.

Après avoir affirmé que la conception initiale de Napoléon consistant à déboucher par Charleroi pour séparer les armées anglaises et prussiennes n'avait pas le sens commun, M. Lenient me prend directement à partie et se propose de réfuter les conclusions que j'ai présentées sur ces événements. Admettant que j'ai voulu exposer qu'il importait pour Napoléon de se ménager une zone de manœuvre stratégique, il prétend que c'eût été lui imposer un problème insoluble, parce que des Quatre-Bras à Sombreffe il n'y a que 12 kilomètres, tandis qu'il en aurait fallu 40 ou 50 pour avoir une certaine liberté de manœuvre.

Mais d'abord, je n'ai jamais rien voulu dire de semblable. Napoléon n'avait pas à exécuter de manœuvre de grande envergure; dès le premier jour il était au contact des armées ennemies; s'il parvenait à les séparer, il n'avait qu'à se jeter sur l'une d'elles en contenant l'autre, et pour juger des difficultés qu'il aurait trouvées, il ne suffit pas de dire qu'elles n'étaient séparées que de 12 kilomètres, car la distance qui existait entre elles était en réalité bien plus considérable. Le 16, le gros de l'armée prussienne a pu être réuni à Ligny vers midi, mais dans la matinée le gros des Anglais était encore à 30 et 40 kilomètres du champ de bataille; il n'était pas besoin de les immobiliser, mais seulement de contenir leurs corps les plus rapprochés; il n'y en avait aux Quatre-Bras qu'une faible fraction. La plupart

des critiques compétents, Thiers comme Charras, Jomini, comme Houssaye n'ont pas hésité à reconnaître le caractère commun de la première et de la dernière campagne de Napoléon, et ce ne sont sûrement pas les objections de M. Lenient qui pourraient détruire la justesse évidente de leurs appréciations. Mais alors on est à se demander pourquoi de ces deux campagnes dont la conception générale repose sur les mêmes principes, l'une a produit les plus brillants succès tandis que l'autre a conduit Napoléon à une catastrophe. Il n'est pas difficile de répondre à une pareille question.

D'abord il faut remarquer, ainsi que je l'ai fait souvent observer¹, que les résultats d'une campagne ne sont pas seulement contenus dans les projets d'ensemble des partis opposés, mais encore et surtout dans les dispositions journalières auxquelles les chefs sont conduits dans le développement des opérations. Je dirai de plus qu'alors même que les mesures de chaque jour seraient aussi irréprochables que la conception initiale, ce n'est pas encore une raison absolument suffisante pour être conduit à la victoire d'une manière certaine; c'est là encore une considération que j'ai déjà présentée; il n'y a pas de formule qui conduise forcément au succès, car on est toujours à deux de jeu, et l'adversaire peut lui-même répondre à des manœuvres judicieuses par une riposte appropriée. Ce qui s'est passé en septembre 1814 en montre un exemple saisissant : au moment où les Allemands croyaient compléter leur foudroyante offensive par une nouvelle victoire, ils ont été arrêtés net et vigoureusement refoulés par les heureuses dispositions du généralissime français. Croit-on qu'il en eût été de même si l'armée française eût été dirigée par un Soubise ou un Freycinet?

En cherchant maintenant à appliquer ces considérations générales à l'explication des résultats opposés des deux campagnes de 1796 et de 1815, je dirai :

1° qu'en 1815 la supériorité numérique des adversaires de Napoléon était beaucoup plus grande qu'en 1796, et que pour cette

1. Voir notamment *l'Invasion* du 7 au 12 août 1870, p. 147 (Librairie Chapelot).

Colonel A. Grouard.

raison, aucune erreur ne lui était permise parce qu'il ne trouverait pas le temps de la réparer :

2° qu'après avoir à peu près séparé ses deux adversaires, dans la journée du 15 juin, au lieu de frapper sur l'un d'eux à coups redoublés comme en 1796, Napoléon a perdu toute la matinée du 16 juin et que de plus il a pris de telles dispositions que 30 000 hommes sont restés inactifs pendant la bataille.

3° qu'après la bataille de Ligny ses adversaires au lieu d'exécuter une retraite excentrique comme en 1796 n'ont eu d'autre but que de se réunir. C'est là la riposte appropriée qui a amené la bataille de Waterloo.

On peut donc dire, en somme, que Napoléon n'a pas en 1815 montré la même clairvoyance ni la même activité qu'en 1796, tandis que ses adversaires ont déployé autant de sagacité que d'énergie, et c'est pour cela que ses manœuvres ont été frappées d'impuissance dans le second cas, tandis qu'elles lui avaient procuré les plus beaux triomphes dans le premier.

Mais il n'en reste pas moins évident que dans les deux cas, la conception de la manœuvre initiale était la même. Il s'agit toujours de débiter par une rupture stratégique. Mais, pour M. Lenient, une pareille manœuvre n'a pas de sens ; il ne veut pas en entendre parler pas plus que de positions centrales et de lignes intérieures. Cela prouve qu'il n'a rien compris au caractère essentiel de la stratégie napoléonienne, car ce n'est pas seulement en 1796 qu'après avoir débuté par la rupture du front de l'ennemi, Napoléon poursuit ses succès en utilisant les lignes intérieures. Quoi qu'en dise M. Lenient, c'est bien là le fond des premières opérations de la campagne de 1809 et aussi de la campagne de 1814.

En 1809, la bataille d'Abensberg a pour résultat de rompre le front de l'armée autrichienne ; le lendemain, Napoléon pousse sur Landshut la fraction qu'il a devant lui tandis que Davout observe et contient le reste. Seulement, Napoléon se trompe sur la distribution des forces autrichiennes ; il croit que c'est la partie principale qui est devant lui, alors qu'elle est devant Davout. Renseigné par ce dernier, comme il est maître des lignes intérieures, il ramène

une partie de ses forces sur sa gauche et, dès qu'il a joint Davout, livre la bataille d'Eckmühl.

En 1814, au moment où Blücher s'avance par la Marne avec des corps mal liés ensemble, Napoléon, qui s'est rendu compte de leur désunion, tombe sur le centre à Champaubert, de manière à les disjoindre complètement; ce résultat obtenu, il laisse Marmont pour observer et contenir Blücher, tandis qu'il va battre Sacken à Montmirail et Yorck à Château-Thierry; ensuite, il ramène une partie de ses forces sur Marmont qui a dû reculer devant Blücher, et complète ces brillantes opérations par la victoire de Vauchamp. C'est comme en 1809 l'emploi des lignes intérieures après la rupture. Cela crèverait les yeux d'un aveugle, mais M. Lenient n'y comprend rien. Autrement, il se rendrait compte que c'est encore la même chose que Napoléon voulait faire en 1815, et qu'il ne pouvait réussir qu'en commençant à tomber à Charleroi sur le point de jonction des armées anglaise et prussienne. De toute autre manière, il était sûr d'aller à la défaite.

Sans doute il a échoué tout de même, malgré les avantages de son plan, mais il avait quelques chances pour lui. En tout cas c'était le seul qui fût capable de le conduire à la victoire parce que c'était le seul qui pouvait lui permettre de combattre ses deux adversaires l'un après l'autre; et ce n'est qu'à cette condition qu'il pouvait vaincre malgré son infériorité numérique. Mais pour réussir il ne suffisait pas d'imaginer la combinaison la plus juste, il fallait encore que ses adversaires se prêtassent à ses desseins. Il est bien certain que si, en se voyant attaqués avant d'être concentrés, ils prenaient le parti d'ajourner la bataille jusqu'à ce qu'ils soient réunis, Napoléon ne pouvait rien contre eux. Il ne pouvait donc les battre que s'ils commettaient la faute d'accepter la bataille sans être en mesure d'y faire concourir toutes leurs forces. Or c'est justement ce qu'ils devaient faire. La journée du 15 juin s'était en somme fort bien passée pour Napoléon. M. Lenient lui reproche de ne pas avoir cherché à encercler le corps prussien de Ziethen; il est certain qu'il n'en a jamais eu l'idée, et nous croyons que s'il avait essayé, il n'aurait pas réussi, car le corps de Ziethen ne se serait jamais engagé à fond. Sa mission

Colonel A. Grouard.

était de se retirer en couvrant la concentration du gros de l'armée prussienne et il pouvait la remplir sans faire de grosses pertes.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir si Napoléon avait prescrit à Ney et à Grouchy d'aller le jour même, l'un aux Quatre-Bras et l'autre à Sombreffe. Nous croyons que d'après les vues de l'Empereur, ils ne devaient atteindre ces deux points que le lendemain; nous ne reviendrons pas sur les discussions que nous avons déjà présentées à ce sujet. Dans le fait, Ney et Grouchy sont restés en deçà; Ney n'a été que jusqu'à Frasnes et Grouchy n'a même pas occupé Fleurus. C'était fort heureux pour la réussite des projets de Napoléon; car si, dès le 15, ses troupes s'étaient établies à Sombreffe et aux Quatre-Bras, Blücher et Wellington, n'ayant plus aucune chance de se joindre le lendemain, auraient ajourné la bataille; ils se seraient portés dans la direction de Bruxelles, l'un par Gembloux et Wavre et l'autre par Mont Saint-Jean, et Napoléon n'avait aucune chance de les battre séparément. L'Empereur l'a reconnu lui-même, en disant plus tard, à Sainte-Hélène, que si Grouchy avait atteint le 15 Sombreffe, la bataille de Ligny n'aurait pu avoir lieu.

C'est justement parce que les adversaires de Napoléon sont restés maîtres, le 15, des Quatre-Bras et de Sombreffe qu'ils ont pu espérer se réunir le lendemain, en sa présence, sans être obligés de lui céder du terrain, et comme, en réalité, ils n'en avaient pas le moyen, ils allaient être amenés à commettre la faute qui était la condition essentielle de la victoire de Napoléon. Nous dirons de plus que si c'était une condition nécessaire, elle était en même temps suffisante, si l'Empereur employait bien tous les moyens dont il disposait pour en profiter. Vers le milieu de la journée du 16, Blücher devait avoir environ 85 000 hommes à Ligny, les Anglais tout au plus 10 000 hommes aux Quatre-Bras, mais qui, l'après-midi, pouvaient être renforcés d'une trentaine de mille hommes. Napoléon avait sous la main toute son armée, forte de 124 000 hommes. Si, avec le gros de ses forces, il attaquait l'armée prussienne, pendant qu'avec une vingtaine de mille hommes il contenait les Anglais, il pouvait obtenir une victoire

décisive contre Blücher. Comment se fait-il que Napoléon n'a pas profité d'une situation si avantageuse?

L'IDÉE PRÉCONÇUE DU 16 JUIN. — La plupart des critiques, y compris M. Lenient, sont d'accord pour reconnaître que cela tient avant tout à ce qu'il s'est laissé diriger par une opinion préconçue. Mais il faut bien comprendre en quoi consiste cette idée préconçue. Or, il n'y a pas de doute à ce sujet. Elle consiste à avoir admis que ses adversaires, à moitié surpris par son offensive, n'ont d'autre but que de se retirer devant lui. Cette hypothèse n'était assurément pas déraisonnable, car c'est certainement ce que Blücher et Wellington auraient dû faire. Mais Napoléon, avant de s'y arrêter, aurait dû au moins la vérifier, car si elle n'était pas exacte, si au contraire ses adversaires voulaient se réunir le jour même devant lui, ils allaient lui fournir une occasion dont il importait de profiter sans perdre de temps. Au contraire, pendant toute la matinée du 16, Napoléon ne fit rien pour essayer d'appuyer ses projets sur des réalités. Grouchy a beau lui écrire que les Prussiens sont nombreux devant lui et qu'ils se renforcent, il ne tient pas compte de ses renseignements. Il est tout à son idée préconçue, et c'est en la prenant pour base qu'il arrête ses dispositions. Ces dispositions sont contenues dans les ordres envoyés par Soult, et par Napoléon lui-même, à Ney et à Grouchy. A Ney, il prescrit de porter le gros de ses forces aux Quatre-Bras, avec une division vers Genappe, et une autre à Marbais, sur la route de Sombreffe, pour se relier à Grouchy et l'appuyer éventuellement. Dans cette position, Ney attendra que Napoléon ait pris son parti, ce qui dépendra de ce qui se passera à la droite. Mais déjà Napoléon prévoit que Grouchy pourra pousser les Prussiens sur Sombreffe et même jusqu'à Gembloux, comme il lui en donne l'ordre, dans le but de s'assurer de leur position et de les attaquer s'ils résistent. Une fois qu'il les aura reconnus et constaté leur retraite, il donnera l'ordre à Ney de marcher sur Bruxelles une partie de la nuit suivante, de manière à y arriver le 17 au matin; il l'appuiera avec sa réserve. Ainsi, d'après ces dispositions, Napoléon ne s'attend nullement à une bataille pour la journée du 16, ni du côté des Quatre-Bras, ni du

Colonel A. Grouard.

côté de Sombreffe. Il y aura peut-être quelque engagement avec les Prussiens, mais ce ne sera qu'une affaire d'arrière-garde; quant aux Anglais, il est admis qu'ils ne tiendront nulle part. Avec de pareilles idées, Napoléon ne se presse pas de donner ses ordres; puisqu'on ne doit exécuter, dans la journée, que des mouvements préparatoires, il n'est pas nécessaire de se hâter. C'est dans ce retard que l'on peut trouver l'indice que Napoléon est porté à se complaire dans son idée préconçue par une certaine fatigue personnelle. M. Lenient me reproche d'y voir la seule explication de l'inaction de Napoléon; ce n'est pas exact. Je pense seulement que l'état de santé de Napoléon l'a amené à se confirmer dans son erreur, car, quelle que fût la réalité, il est évident qu'il avait le plus grand intérêt à s'en rendre compte au plus vite. Mais l'idée préconçue est la cause principale, et si Napoléon eût cru qu'il convenait de mettre son armée en mouvement à quatre heures du matin, il est certain que ce n'est pas son état de santé qui l'en aurait empêché.

Quant aux ordres mêmes envoyés par Napoléon à Ney et à Grouchy, M. Lenient les épiluche d'une manière aussi prétentieuse que puérile. On pourrait croire, d'après lui, que Napoléon, après avoir imaginé un plan insensé, n'est même pas capable de donner les ordres nécessaires pour en assurer l'exécution. Il est clair au contraire que ces ordres sont très nets et très précis, et que ce qu'il faut y reprocher, ce n'est pas leur forme, mais l'idée première qui les a inspirés. Il est certain que, sur ce point, Napoléon commettait une erreur grave qui devait avoir les plus fâcheuses conséquences. Après avoir expédié ses ordres, il partit lui-même de Charleroi pour Fleurus vers dix heures; il avait dirigé sur ce point la Garde pour soutenir éventuellement Grouchy dans le cas où les Prussiens tiendraient devant lui. Il n'en est pas moins vrai que toute la matinée était perdue.

En arrivant à Fleurus, Napoléon put constater la présence des Prussiens à Ligny; ils étaient assez nombreux pour que Grouchy, qui n'avait avec lui que le corps de Vandamme et la cavalerie de Pajol et d'Exelmans, n'ait pas cru devoir les attaquer. Cependant Napoléon pensa d'abord qu'il n'y avait qu'un corps prussien; il

avait écrit à Grouchy que, d'après les renseignements qu'il avait reçus, il ne pouvait avoir devant lui que 40 000 hommes; il persista quelque temps dans son erreur. Dès qu'il eut Gérard sous la main, il prit ses dispositions pour attaquer avec les corps 3 et 4, et, en même temps, il fit envoyer à deux heures un nouvel ordre à Ney par Soult. « L'Empereur me charge de vous prévenir, disait le major général, que l'ennemi a réuni un corps de troupes entre Sombreffe et Brye et qu'à deux heures et demie, le maréchal Grouchy, avec les 3^e et 4^e corps, l'attaquera. L'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez aussi ce que vous avez devant vous et qu'après l'avoir vigoureusement pressé, vous rabattiez sur nous pour concourir à envelopper le corps dont je viens de vous parler. Si ce corps était enfoncé auparavant, Sa Majesté ferait manœuvrer dans votre direction pour hâter également votre opération. »

C'est dans ces conditions que, des deux côtés, la bataille va s'engager et il est clair qu'elles n'ont plus rien de commun avec ce que Napoléon avait supposé le matin. Pour s'établir aux Quatre-Bras et à Sombreffe, il faudra combattre, et d'autant plus sérieusement que, sur chacun de ces deux points, on devait trouver plus de monde qu'il ne le croyait. Ney, d'abord supérieur en nombre, devait bientôt avoir affaire à des forces supérieures aux siennes. Quant à Napoléon, il put se convaincre rapidement qu'il avait devant lui le gros de l'armée prussienne.

Blücher, en effet, en constatant les dispositions d'attaque de Napoléon, avait fait avancer une partie des corps de Pirch et de Thielman pour soutenir Ziethen. Ce n'est vraiment qu'à ce moment que Napoléon comprit qu'il allait livrer une grande bataille, mais par suite des dispositions auxquelles l'avait entraîné son idée préconçue, il allait avoir, en la livrant, à surmonter des difficultés qui ne se seraient pas présentées s'il avait discerné plus tôt les desseins de ses adversaires. Avec Vandamme, Gérard, la Garde et la Cavalerie, Napoléon n'avait sous la main que 65 000 hommes contre 85 000; ce pouvait être suffisant pour contenir et même battre les Prussiens, mais non pas pour leur infliger une grosse défaite; d'autre part, Ney, d'après les ordres de la matinée, devait marcher sur les Quatre-Bras avec 45 000 hommes. Dans ces con-

Colonel A. Grouard.

ditions, on allait être amené à livrer simultanément deux batailles ; c'était le moyen de n'obtenir d'aucun côté un résultat décisif.

Cependant tout n'était pas perdu, si Napoléon enlevait à Ney une partie de ses forces pour les amener contre les Prussiens en lui recommandant de se tenir sur la défensive dans le cas où il aurait devant lui des forces supérieures. Mais pour assurer le succès de pareilles dispositions, il n'y avait pas un instant à perdre, ni une seule erreur à commettre, et, par suite de l'éloignement des deux fractions de l'armée, il était difficile de les éviter. Napoléon comprit bien que l'ordre envoyé à Ney à deux heures n'était pas suffisant pour que l'on pût compter sur son concours, en temps utile, puisque, avant de se rabattre sur les Prussiens, il devait presser vigoureusement ce qu'il avait devant lui. Aussi lui fit-il envoyer par Soult, à trois heures et quart, un nouvel ordre où il était dit qu'il devait manœuvrer *sur-le-champ* de manière à envelopper la droite de l'ennemi. « Le sort de la France est entre vos mains, disait le major général; aussi n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne et dirigez-vous sur les hauteurs de Saint-Amand et de Brye. »

Il est bien certain que le sort de la France dépendait de l'exécution de ces dispositions; mais il faut bien reconnaître qu'il était plus facile de les prescrire que de les réaliser. Ces dernières instructions partirent de Fleurus à trois heures et quart et ne devaient parvenir à Ney qu'après cinq heures. Quelle serait la situation de ses troupes à ce moment et quel serait le nombre des adversaires qu'il aurait à combattre ?

Justement, l'ordre était à peine parti, qu'on apprit par un officier de Lobau que Ney avait devant lui 20 000 hommes; on pouvait craindre que depuis que cet officier avait quitté le maréchal, le nombre des Anglais ne se fût encore accru et que Ney ne jugeât nécessaire de retenir toutes les troupes qu'il avait à sa portée. C'est ce qu'il fallait empêcher à tout prix et Napoléon s'en rendit bien compte. Aussi comme on avait appris par un compte rendu de d'Erlon qu'à deux heures le 1^{er} corps se trouvait encore aux environs de Gasselies, Napoléon put croire qu'en se pressant on pourrait diriger ce corps d'armée sur Ligny avant que

Ney ne l'ait engagé aux Quatre-Bras, et il dicta de suite une note, qui fut écrite au crayon et qui avait pour but d'amener d'Erlon contre la droite des Prussiens.

LA NOTE AU CRAYON. — On a beaucoup discuté sur cette note, tant au point de vue du porteur que du destinataire. Les uns, comme Thiers et Charras, disent qu'elle a été portée par Labédoyère, les autres, comme Henri Houssaye, par Forbin-Janson : Thiers et Houssaye sont d'accord pour soutenir qu'elle était adressée à d'Erlon lui-même, Charras prétend au contraire qu'elle était destinée à Ney et j'ai toujours été de l'avis de Charras. J'ai dit longuement dans mon article du mois de mai 1913¹ les raisons de cette manière de voir. Mais, malgré ces différences d'appréciation, personne jusqu'à présent n'avait contesté l'authenticité de cette note.

Il était réservé à M. Lenient d'imaginer que c'est un faux, que cette note n'émane ni de Napoléon, ni de Soult, et qu'elle a été inventée par un aide de camp porteur d'un des deux ordres précédents. Pour justifier cette explication, il fait remarquer (page 256) qu'il n'est pas régulier d'envoyer un ordre aussi important au moyen d'une dépêche griffonnée au crayon, que personne ne l'a signée, qu'elle n'est pas inscrite sur les registres du major général, qu'on n'en connaît même pas le libellé exact et qu'on n'a jamais su au juste quel en avait été le porteur.

J'estime que ces raisons sont toutes plus mauvaises les unes que les autres. Il faut remarquer d'abord qu'au moment où Napoléon l'a dictée, il n'y avait pas un instant à perdre. Soult vient de prescrire à Ney un quart d'heure plus tôt d'agir *sur-le-champ* contre les Prussiens, il importe de hâter l'exécution de cet ordre ; dans ces conditions les formes régulières sont tout à fait secondaires ; Napoléon avise un aide de camp qu'il a sous la main, lui dicte quelques lignes essentielles et le fait partir au plus vite et *par le plus court chemin* ; c'est grâce à cette dernière disposition, que M. Lenient regarde comme un enfantillage, que le porteur a pu arriver à Frasnes avant le porteur de l'ordre de trois heures

1. *Revue des études napoléoniennes*, III, p. 377 et suiv.

Colonel A. Grouard.

et quart qui avait eu l'ordre de cheminer par Ransart et Gosselies. Rien n'est plus naturel que cette manière de procéder. D'autre part, on s'explique fort bien que Soult n'ait pas pris copie de cette note dictée directement par Napoléon, car, au fond, elle ne faisait que confirmer les dispositions de l'ordre de trois heures et quart; elle n'en différait que par la désignation de d'Erlon qui devait être chargé d'exécuter le mouvement prescrit par cet ordre, et le major général pouvait bien considérer cette désignation comme un détail secondaire qu'il n'était pas nécessaire de mentionner.

Quant au porteur, il est parfaitement connu; diverses relations signalent Forbin-Janson, Laurent, un sous-officier de la garde, mais il s'agit d'autres ordres, et j'estime que pour la note au crayon, il n'est pas douteux que le porteur était Labédoyère. La déclaration de d'Erlon lui-même que j'ai reproduite dans l'article de mai 1913 est aussi formelle que possible. *Au delà de Frasnes, dit d'Erlon, le général Labédoyère me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney et qui lui enjoignait de porter mon corps d'armée sur Ligny.* Il est bien certain que d'Erlon connaissait Labédoyère, aide de camp de Napoléon, et qu'il n'a pu se tromper à ce sujet, et si l'on demande, comme M. Lenient, pourquoi plus tard le porteur ne s'est jamais fait connaître, il est facile de répondre qu'il y avait pour cela une bonne raison, c'est que deux mois plus tard Labédoyère a été fusillé.

Il est donc hors de doute que la note au crayon est authentique, qu'elle émane de Napoléon, qu'elle a été portée par Labédoyère et qu'elle était adressée, non pas à d'Erlon, mais au maréchal Ney. On sait d'ailleurs que l'aide de camp de Napoléon, avant de joindre d'Erlon qui avait devancé son corps d'armée, avait pris sur lui de prescrire au 1^{er} corps, qui marchait vers les Quatre-Bras, de changer de direction de manière à hâter l'exécution de son mouvement vers Ligny et qu'il indiqua à son chef où il pourrait le rejoindre. M. Lenient dit à ce propos (p. 260) : « Si le 1^{er} corps s'est conformé à la direction imprimée par Labédoyère, comment expliquer le refus par lequel l'Empereur rejette sans pitié 20 000 hommes de renfort arrivant juste à l'heure critique de la

bataille. » Mais encore sur ce point M. Lenient se trompe. Napoléon n'a jamais refusé ce renfort. Quand il apparaît à quelques kilomètres du champ de bataille, Vandamme le lui signale comme un corps ennemi; il l'envoie reconnaître, et dès qu'il sut que c'était d'Erlon, il a fait tout ce qu'il a pu pour l'attirer à lui. Malheureusement, dans l'intervalle, Ney avait rappelé d'Erlon; celui-ci, ayant obéi seulement à l'initiative d'un aide de camp sans savoir au juste quels ordres avait reçus son chef direct, avait cru devoir obéir, et quand arrivèrent les dernières instructions de l'Empereur, on ne le trouva plus. Voilà la solution de l'énigme relative aux marches et contre-marches de d'Erlon. C'est l'explication que j'ai donnée il y a douze ans, et à laquelle M. Houssaye s'est rallié dans les dernières éditions de son ouvrage. Je crois qu'elle est plus conforme à la réalité que l'hypothèse du faux imaginée par M. Lenient.

On peut d'ailleurs observer que cette hypothèse n'explique rien de plus que le récit de d'Erlon, car le faux, s'il avait eu lieu, aurait entraîné exactement le même résultat que l'initiative de Labédoyère, c'est-à-dire le changement de direction du 1^{er} corps pour le porter dans la direction de Ligny. Or, c'est ce qui a eu lieu et l'on sait qu'il a marché pendant plus d'une heure dans cette direction. D'après M. Lenient, Napoléon aurait dit (p. 262) qu'il sut d'Erlon à sa portée et qu'il ne s'en servit pas. Mais Napoléon n'a jamais rien dit de semblable. Après avoir rapporté la méprise de Vandamme qui le prit pour un corps ennemi, il dit que la manœuvre de cette colonne parut inexplicable parce qu'il aurait fallu qu'elle passât entre le maréchal Ney et le maréchal Blücher¹ ou entre les Quatre-Bras et Charleroi. Ce qui est inexplicable, pour Napoléon, ce n'est donc pas l'arrivée de d'Erlon, mais celle d'une colonne ennemie, et si quand il fut renseigné sur l'approche du 1^{er} corps, il ne s'en servit pas, ce n'est pas parce qu'il n'en voulait pas, mais par suite de la contre-marche prescrite par Ney. Enfin, ce qui achève de prouver l'authenticité de la note au crayon, ce sont les lettres adressées le lendemain par Soult au maréchal

1. Voir l'ouvrage de M. Lenient, p. 239.

Colonel A. Grouard.

Ney et à Davout où il est dit : « que si d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'Empereur a ordonné, l'armée prussienne était détruite ».

Comment Soult pouvait-il dire que l'Empereur avait ordonné de diriger d'Erlon sur Saint-Amand, s'il n'avait pas eu connaissance d'un ordre spécial de Napoléon ?

Il faut bien remarquer que, ni dans l'ordre de deux heures, ni dans celui de trois heures et quart, il n'est question de d'Erlon. Il y a donc eu un autre ordre que Soult a connu, quoiqu'il ne se trouve pas sur le registre de l'État-Major.

Quoi qu'en dise M. Lenient, le blâme formulé par Soult n'est pas explicable sans la note au crayon. Mais ce qui n'est pas nécessaire pour tout expliquer, c'est l'hypothèse du faux. M. Lenient voudrait encore justifier cette hypothèse en disant que la note au crayon serait en contradiction avec l'ordre de trois heures et quart (p. 272). « Puisque l'Empereur arrache le 1^{er} corps à Ney, comment veut-il, dit M. Lenient, que Ney massacre les Anglais et se rabatte derrière les Prussiens ? » Mais M. Lenient confond avec l'ordre de deux heures ; celui-là seul prescrit à Ney de manœuvrer d'abord les Anglais, il n'en est plus question dans celui de trois heures et quart, et c'est justement parce que la situation s'est modifiée dans l'intervalle et que Napoléon l'a reconnu, qu'il prescrit dans le second de manœuvrer *sur-le-champ* contre les Prussiens, et, dans la note au crayon, d'employer d'Erlon à cette manœuvre. Loin de se contredire, ces deux derniers ordres au contraire se complètent.

Mais ce qui est par-dessus tout insoutenable, c'est que de ce coup d'audace inouï (le faux) résultent tous les malentendus, incohérences et polémiques. Comme je l'ai déjà fait remarquer, le faux supposé aurait eu les mêmes conséquences que l'initiative de Labédoyère, et c'était la seule manière d'assurer l'exécution des instructions de Napoléon, car si on laissait aller d'Erlon jusqu'aux Quatre-Bras, on n'avait plus le temps de le ramener en temps utile sur le champ de bataille de Ligny, même si Ney ne l'avait pas retenu avec lui. Il fallait donc prendre d'Erlon où il était et le diriger au plus vite sur Saint-Amand, c'est ce qui

aurait eu lieu si l'initiative de Labédoyère avait produit tout son effet, tout aussi bien que le faux supposé.

Et si l'on peut reprocher quelque chose à Napoléon, c'est de ne pas avoir prescrit lui-même ce que Labédoyère a imaginé et d'avoir adressé sa note, non pas à d'Erlon, mais à Ney : autrement d'Erlon aurait rempli le rôle qu'on attendait de lui ; ayant un ordre formel de Napoléon, il n'aurait pas obéi à Ney, tandis qu'il a pu se demander si Labédoyère, en le dirigeant sur le champ de bataille de Ligny avant d'avoir vu Ney, n'avait pas outrepassé ses droits.

Au sujet du mouvement de gauche à droite, que d'Erlon devait exécuter, M. Lenient soutient qu'il n'était pas exécutable parce que une fois engagée dans une action, il n'est plus possible à une troupe de se dégager ; mais justement, dans l'après-midi du 16, d'Erlon n'a été engagé nulle part. Quand l'ordre d'aller vers Ligny lui est parvenu, il était complètement libre d'y marcher, et il y serait allé, si l'ordre de Ney ne l'avait rappelé du côté opposé.

Il y a dans cette journée un dernier ordre donné par Napoléon et dont M. Lenient nie également l'authenticité, c'est celui que, d'après M. Houssaye, Baudin aurait porté à Ney à cinq heures du soir et qui lui est parvenu à six heures et demie. Par cet ordre, il était recommandé à Ney de n'attacher qu'une importance secondaire à ce qui se passait aux Quatre-Bras, parce que ce qui se passait à Ligny seulement avait de l'importance. Je n'entrerai à ce sujet dans aucune discussion parce que, quelle que fût la teneur de ce dernier ordre, il ne pouvait, vu son heure tardive, produire aucun effet.

Il est encore un autre point sur lequel je ne reviendrai point, c'est l'inaction de Lobau, ayant fait remarquer à plusieurs reprises qu'elle était imputable exclusivement à Napoléon.

En somme toute l'argumentation de M. Lenient ne résiste pas à un examen sérieux. La note au crayon est authentique et il y a longtemps que l'on sait pourquoi le but de Napoléon n'a pas été atteint.

Ce qui s'est passé suffit à prouver qu'il n'a tenu qu'à Napoléon d'accabler les Prussiens avant que les Anglais aient pu intervenir

Colonel A. Grouard.

d'une manière efficace. Toute la question était de savoir si les premiers accepteraient la bataille sans être sûrs de l'appui des seconds et la faute de Napoléon a été d'admettre *a priori* qu'ils ne l'accepteraient pas. Autrement il avait tout le temps et l'espace suffisant pour exécuter les manœuvres qui convenaient aux circonstances. Il est bien évident pour tout le monde que si, au lieu de perdre toute la matinée, il avait pris ses dispositions pour attaquer les Prussiens vers midi avec le gros de ses forces, avant six heures il aurait gagné une victoire décisive. Il est donc permis, après avoir admiré les vues générales de Napoléon pour la direction des opérations, de critiquer les dispositions qu'il a prises pour les réaliser.

M. Lenient me reproche de chercher à rendre compte des résultats par des explications de détail qui ne portent pas. Cela tient, d'après lui, à ce que je n'ai rien discerné des fautes initiales, ni du concept réel de Napoléon. Mais je dirai au contraire que ce concept est si clair et ses avantages si évidents que tous les critiques de quelque valeur les ont compris et appréciés comme ils le méritaient et dans un sens absolument opposé à celui de M. Lenient. A vrai dire, si je n'y ai rien compris, je me trouve en fort bonne compagnie, car il paraît que Jomini et Charras n'y ont pas vu plus clair que moi, non plus d'ailleurs que Thiers et Houssaye.

Il semble que Jomini soit celui dont M. Lenient repousse le plus complètement les jugements; j'estime au contraire que, si l'on n'a en vue que l'ensemble, ce sont les plus clairs, les plus justes et les plus précis. M. Lenient proteste contre ce dicton que j'ai rappelé après bien d'autres que si *Napoléon est le Dieu de la guerre, Jomini est son prophète*. Il faut se garder d'après lui de voir en Napoléon une divinité guerrière incapable de défaillance et se méfier des commentaires de Jomini. Sur le premier point, je crois qu'il n'y a guère d'écrivains militaires qui aient protesté aussi formellement que moi contre l'infaillibilité de Napoléon; il suffit pour s'en convaincre de lire les dernières pages de mon volume sur la campagne d'automne 1813¹. On y trouve notamment cette phrase :

¹. *La campagne d'automne de 1813*, librairie Chapelot.

(P. 156) : « Ce n'est pas en exaltant le génie de Napoléon que l'on peut expliquer ses désastres, car c'est au contraire en raison des défaillances de ce génie même que ces désastres ont été obtenus. »

Et un peu plus loin.

(P. 168) : « Voilà ce qu'il ne faut pas craindre de dire et de répéter, et cela serait plus utile que de le montrer à la postérité comme l'incarnation infaillible d'une sorte de divinité guerrière n'ayant péri que par la trahison de son entourage. »

On retrouve à peu près les mêmes idées, sous une autre forme, dans les conclusions de mon livre sur 1815.

Mais cela n'empêche pas que si l'on envisage l'ensemble de son œuvre militaire, Napoléon ne soit très supérieur à tous les autres grands capitaines des temps modernes. Il a commis comme les autres quelques fautes, mais personne n'a montré au même degré la puissance de la conception et la vigueur de l'exécution. Ce qui surtout le distingue : c'est que ses combinaisons stratégiques reposent sur une doctrine aussi simple que précise, et l'on peut dire que pendant toute sa carrière il s'est laissé diriger par les mêmes principes.

Sans doute il s'en faut que ses projets soient tous établis sur le même moule ; ses solutions varient avec les données des problèmes qu'il a à résoudre, mais elles reposent toutes sur les mêmes principes qui sont pour lui les *théorèmes de la stratégie*.

Parmi ces principes qui constituent l'essence de la stratégie positive, je crois qu'il n'en est pas de plus importants que ceux que j'ai étudiés dans mon ouvrage sur les *maximes de guerre de Napoléon* et ainsi que je l'ai montré, ils dérivent d'une même idée fondamentale qui est celle de la liaison des forces.

On peut dire que de 1796 à 1815, cette idée fondamentale domine la conception de tous ses plans de campagne, et c'est pour cela qu'il y a entre le dernier et le premier une similitude que tous les critiques ont reconnue, sauf M. Lenient.

Il faut remarquer en outre que, pour Napoléon, les principes qu'il a appliqués et recommandés ne sont pas seulement ceux de son temps, mais aussi des époques antérieures. Et si l'on peut lui

Colonel A. Grouard.

faire un reproche, c'est peut-être de leur avoir accordé une valeur trop absolue, et d'être arrivé à la fin de sa carrière à leur attribuer une vertu propre qui a pu suffire à lui donner une idée exagérée de sa supériorité sur ses contemporains.

Il n'est pas étonnant qu'après quinze ans de succès inouïs, il ne se soit pas rendu compte des progrès qu'avaient faits ses adversaires en profitant des leçons qu'il leur avait données. Il a succombé, comme je l'ai dit, parce qu'il était arrivé à ne plus douter de rien, ni surtout de lui-même (1813, p. 168). Il n'en est pas moins vrai que de l'ensemble de ses campagnes et de ses écrits ressort une doctrine bien arrêtée sur la conduite des grandes opérations militaires, doctrine à laquelle il a donné une forme nette et précise alors que ses devanciers n'avaient fait que l'entrevoir. C'est ainsi que l'on peut dire, en se mettant au point de vue des progrès de l'art de la guerre, que *Napoléon est le Dieu de la guerre* sans vouloir faire entendre que dans l'application qu'il a faite de ses principes il se soit toujours montré infaillible.

JOMINI ET LA STRATÉGIE NAPOLÉONNIENNE. — Quant à Jomini, en disant qu'il est le *Prophète* de Napoléon, on ne prétend pas qu'il ait jamais rien prédit. Par cette désignation, il ne faut pas entendre le voyant de l'avenir, mais l'apôtre d'une doctrine. Or, il est certain qu'en se mettant à ce point de vue, elle est pleinement justifiée.

Le mérite de Jomini est justement d'avoir mis le premier en relief d'une manière lumineuse les principes de la stratégie napoléonienne et l'on peut ajouter que depuis son époque, personne ne les a exposés avec autant de justesse que de précision, sans compter le nombre de ceux qui les ont dénaturés. On sait d'ailleurs que Jomini avait, pour l'étude des questions militaires, des aptitudes naturelles exceptionnelles. Pendant la première campagne d'Italie, n'ayant que dix-sept ans, il suivit avec attention les opérations de Bonaparte, les comparant avec celles du temps de Louis XIV et de l'époque de Frédéric; en 1799, n'ayant que vingt ans, il fut adjoint au ministre de la Guerre en Suisse, et fut en réalité l'âme du ministère. Dès ce moment, il songeait à écrire un grand ouvrage d'histoire et d'art militaires. Ce fut le

Traité des Grandes Opérations militaires dont les deux premiers volumes étaient terminés en 1804. Il sut les faire apprécier par Ney qui le prit avec lui comme aide de camp volontaire pendant la campagne d'Ulm¹. Pendant que Ney opérait dans le Tyrol il l'envoya porter ses rapports à Napoléon, et Jomini, qui rejoignit l'Empereur au lendemain d'Austerlitz, profita de l'occasion pour lui présenter son ouvrage. Après s'en être fait lire une partie par le duc de Bassano (Maret): « Voilà un jeune chef de bataillon, s'écria-t-il, qui nous apprend ce que mes professeurs ne m'ont jamais enseigné. Comment Fouché a-t-il pu laisser imprimer un tel livre? Mais c'est apprendre tout mon système de guerre à mes ennemis. » Il n'est donc pas juste de dire que c'est dans nos rangs que Jomini avait appris la guerre, comme le soutient M. Lenient², car son premier ouvrage était le résultat des méditations qu'il avait faites avant de servir dans l'armée française. C'est seulement après en avoir apprécié le mérite, que Napoléon le fit nommer adjudant-commandant, en l'attachant comme aide de camp au maréchal Ney. Mais en réalité il en fut bientôt détaché et c'est au grand état-major qu'il fit la campagne de 1806. On sait avec quelle perspicacité il devina les caractères particuliers du plan de campagne qui devait conduire Napoléon à Iéna.

Jomini, en effet, avait compris d'avance que l'Empereur allait répéter pour la troisième fois la manœuvre sur les communications de l'ennemi qu'il avait déjà exécutée en 1800 et en 1805 et qui lui avait valu Marengo et Ulm.

M. Lenient ne paraît pas se douter que, seul à cette époque, Jomini avait pénétré le système de guerre de Napoléon et que, plus tard, il n'a fait que développer une doctrine dont il était déjà en possession à vingt-six ans.

1. On peut lire à ce sujet l'opuscule publié à la librairie Baudoin (Chapelot) en 1893 sur le général Jomini, par sa famille, en réponse aux accusations contenues dans les mémoires de Marbot.

2. C'est d'ailleurs une idée courante chez ceux qui n'ont étudié les questions militaires que superficiellement. Par exemple M. Hanotaux, dans un article paru dans la *Revue hebdomadaire* du 22 juillet 1916 écrit: *Jomini travailla dès la fin du 1^{er} Empire, tandis que comme on vient de le voir les deux premiers volumes du Traité des Grandes Opérations militaires ont été écrits sous le Consulat.*

Colonel A. Grouard.

Aussi ceux qui veulent étudier les campagnes du premier Empire peuvent-ils le prendre pour un guide sûr; car ses ouvrages ne sont, au fond, que l'expression fidèle de la stratégie pratiquée par Napoléon et exposée dans ses commentaires.

Ce n'est pas lui assurément qui aurait soutenu qu'en 1800 Napoléon, après avoir traversé le Saint-Bernard, aurait dû marcher sur Turin et non pas sur Milan, au risque de voir Mélas s'échapper et le corps français qui arrivait d'Allemagne par le Saint-Gothard détruit. Napoléon avait d'ailleurs répondu d'avance aux critiques qui lui ont été adressées à ce sujet, avec autant de force que de précision, dans ses *Commentaires* (tome IV, chapitre de Marengo). Pour bien apprécier le mérite des dispositions qu'il avait prises, il faut se rendre compte que la situation n'était pas simple, mais complexe. En débouchant par le Saint-Bernard, Napoléon visait trois buts : dégager Gênes, s'emparer des communications des Autrichiens en assurant les siennes, et rallier le corps qui arrivait par le Saint-Gothard; la difficulté consistait à les atteindre tous les trois. Sans doute, en marchant par Turin, Napoléon aurait pu arriver sur Gênes en temps utile, mais le gros de l'armée autrichienne s'échappait et pouvait en se retirant bousculer le corps du Saint-Gothard. Afin d'obtenir ce résultat, ce n'était pas la peine de remonter jusqu'au Saint-Bernard pour pénétrer en Italie par des chemins presque impraticables. Il aurait bien mieux valu déboucher par le Mont Cenis ou par le Mont Genève.

Pour atteindre les deux autres buts, il fallait marcher par Milan. C'est ce qu'a fait Bonaparte; il a rallié Moncey et s'est emparé des communications des Autrichiens. Malheureusement, en faisant ce détour, il est arrivé trop tard pour dégager Gênes; il a sacrifié, en somme, ce but aux deux autres et tout ce que l'on peut se demander c'est s'il pouvait les atteindre tous les trois. Jomini a fait observer qu'on y aurait peut-être réussi, si, au lieu d'aller avec le gros de l'armée jusqu'à Stradella, on avait passé le Pô à Cambio, près du confluent du Tanaro. Mais c'est une solution à laquelle on n'arrive qu'après coup en tenant compte de tout ce que l'on sait, et Jomini n'a jamais eu l'idée de défendre la marche sur Turin qui était le bouleversement de tout le plan de campagne de Bonaparte.

Les derniers historiens de 1815.

Ce n'est pas lui non plus qui aurait jamais soutenu qu'en 1809, après la bataille d'Eckmühl, Napoléon aurait dû suivre l'armée autrichienne en Bohême au lieu de marcher sur Vienne par la rive droite du Danube. C'est encore une critique qui a été faite dans ces derniers temps par certains écrivains militaires et ce qui est encore plus étrange, c'est que, pour l'appuyer, ils ont prétendu que Napoléon, en marchant par la rive droite, avait violé ses propres principes¹.

Il est manifeste au contraire qu'en passant sur la rive gauche avec le gros de ses forces, Napoléon risquait de compromettre les résultats de la victoire qu'il venait d'obtenir; car, dans ce cas, rien n'aurait empêché l'archiduc Charles de revenir par Linz sur la rive droite et de combiner ses opérations avec l'armée autrichienne d'Italie qui ne s'était mise en retraite qu'après avoir battu le prince Eugène à Sacile, et dont la coopération eût été d'autant plus facile que le Tyrol était en pleine insurrection. Napoléon n'était pas capable de commettre une pareille faute. Jomini l'a bien compris et, après lui, Thiers qui a exposé ces opérations avec une clarté lumineuse. En soutenant le contraire on ne prouve pas, tant s'en faut, que Napoléon a violé ses propres principes, on montre seulement que l'on n'y a rien compris.

C'est le cas de M. Lenient, et après avoir relevé les appréciations qu'il porte sur ces événements aussi bien que sur ceux de 1800, on ne doit pas s'étonner qu'il méconnaisse le but d'une rupture stratégique et les avantages que donne la possession des lignes intérieures. On doit d'ailleurs reconnaître qu'il n'est pas le seul qui, dans ces derniers temps, en ait contesté les propriétés que Jomini, le premier, avait fait ressortir dans son *Traité des Grandes Opérations militaires*. Le capitaine Gilbert, à qui l'on accordait une grande compétence, a prétendu dans ses *Essais de critique militaire* que pour exploiter les propriétés des lignes intérieures il faut le génie et la hardiesse d'un Bonaparte, et que, d'ailleurs, ces propriétés deviennent illusoire avec les masses qui sont appelées à agir les unes contre les autres à notre époque.

1. *Journal des Sciences militaires*, janvier 1908, p. 78.

Colonel A. Grouard.

Et il faut convenir que le capitaine Gilbert avait, en France, de nombreux adeptes. L'un d'eux, notamment, a pu soutenir que l'idée des lignes intérieures ne répondait à aucune réalité de la guerre, sous le prétexte qu'il n'en est jamais question dans les écrits de Napoléon, ce qui est vrai, mais ce qui l'est encore davantage, c'est qu'il s'en est servi dans la plupart de ses campagnes. D'ailleurs le même auteur a été jusqu'à prétendre, pour la même raison, que l'expression de base d'opérations n'avait non plus aucun sens. Il n'est guère besoin de refuser de pareilles énormités, mais pour ce qui concerne les lignes intérieures, j'ai montré dans mon volume sur la *Guerre éventuelle*, par de nombreux exemples et par le raisonnement, que les deux arguments du capitaine Gilbert sont aussi mauvais l'un que l'autre, que de nombreux généraux ont utilisé les lignes intérieures avec succès, aussi bien pendant la guerre de Trente Ans et celle de Sept ans que pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire et que à l'heure actuelle, grâce à l'emploi des chemins de fer, on pouvait en tirer parti comme par le passé; et s'il est un point de doctrine que les événements qui se déroulent depuis vingt-huit mois en Europe sont venus confirmer, c'est assurément celui-là, car c'est par l'utilisation des lignes intérieures que les Allemands ont pu lutter avec succès contre leurs adversaires en transportant leurs troupes tantôt de France en Russie ou vice versa, tantôt de Russie en Serbie, et en dernier lieu en Roumanie.

Il ne faut pas conclure de tous ces exemples qu'il suffise d'être maître des lignes intérieures pour aller sûrement à la victoire; la campagne de 1813 est une preuve du contraire; l'avortement des projets de Napoléon pendant cette campagne est dû à des causes multiples que j'ai essayé de mettre en relief dans le volume que j'ai publié à ce sujet il y a une vingtaine d'années¹. La principale tient justement à ce que, en voulant utiliser les lignes intérieures, il a négligé dans plusieurs circonstances de tenir compte des conditions essentielles qu'exige leur emploi. C'est ainsi qu'il s'est laissé acculer à Leipzig. M. Lenient est d'avis

1. *La Campagne d'automne de 1813* (Libr. Chapelot).

que qui n'a pas compris Leipzig ne peut comprendre Waterloo. En réalité il n'a pas compris l'un plus que l'autre, et les analogies qu'il signale entre les deux opérations ne sont vraies qu'en apparence; il y a au contraire des différences essentielles entre les deux situations.

En allant à Leipzig en 1813 et en y restant, Napoléon devait être forcément battu; il ne pouvait en un jour obtenir une victoire décisive contre Schwarzenberg et l'arrivée de Blücher suivie à vingt-quatre heures de distance de celles de Bernadotte et de Bennigton le mettait dans une situation inextricable. On voit encore des écrivains qui soutiennent que sa défaite n'a pour cause que la trahison des Saxons; c'est une véritable dérision; quand même les Saxons seraient restés dans nos rangs, Napoléon ne s'en trouvait pas moins avec 180 000 hommes entouré par plus de 300 000 et forcé de succomber au bout de vingt-quatre heures. Il en était tout autrement en 1815; Napoléon pouvait le 16 juin obtenir une victoire foudroyante contre les Prussiens et, après s'en être débarrassé, se retourner contre les Anglais. En 1813 il ne pouvait éviter la défaite qu'en évitant la bataille et en manœuvrant pour revenir sur le Rhin; en 1815 il ne pouvait au contraire se sauver qu'en livrant la bataille tout de suite et il avait le moyen de la gagner d'une manière complète. Il ne pouvait d'ailleurs pas songer à l'éviter, car cela n'eût fait qu'ajourner la défaite; par l'ensemble de la situation il était obligé de jouer son va-tout; mais en profitant des fautes de ses adversaires il a eu l'occasion pendant vingt-quatre heures de gagner la partie, sa propre faute consiste à ne pas l'avoir saisie; sans doute les lignes intérieures ne sont trouvées en jeu dans les deux circonstances, mais en 1813 Napoléon une fois à Leipzig n'avait plus le moyen de s'en servir avec avantage, tandis qu'en 1815 le matin du 16 juin toutes les chances étaient en sa faveur; ce n'est que par l'étude comparée de toutes ses campagnes que l'on peut saisir les avantages et les inconvénients des lignes intérieures.

Pour en apprécier les propriétés il faut y voir des lignes de communications plutôt que des lignes d'opérations. C'est une manière plus précise de définir ces éléments de la stratégie, mais

Colonel A. Grouard.

il n'est pas moins vrai que Jomini en avait de suite saisi les caractères essentiels, qu'il les avait reconnus en étudiant les guerres de Frédéric et qu'ils ont été mis encore mieux en lumière par celles de Napoléon. M. Lenient ne paraît pas s'en douter, et cela suffit à expliquer comment il n'a pas su apprécier le mérite du plan de campagne de Napoléon en 1815. Il reproche à Jomini d'en avoir parlé trop sommairement et sans creuser le sujet; mais nous estimons qu'en vingt lignes, Jomini a dit tout ce qui était nécessaire pour mettre en évidence les avantages de l'offensive par Charleroi et que 20 pages de divagations sont impuissantes pour les réfuter. Jomini n'a eu d'ailleurs qu'à reproduire l'argumentation de Napoléon lui-même dont la force est si saisissante que non seulement ses admirateurs comme Thiers et Houssaye, en ont exalté les mérites, mais que Charras lui-même, malgré tout son désir de mettre l'Empereur en défaut, n'a pas essayé de les contester.

M. Lenient n'est pas le seul à vouloir rabaisser le mérite des œuvres de Jomini, lui reprochant avec quelques autres, l'étroitesse de ses doctrines, et leur forme trop géométrique. On ne peut être conduit à une pareille appréciation qu'en lisant légèrement son *Précis de l'art de la guerre*. Encore faut-il affecter d'y voir toute son œuvre, tandis qu'il n'en est qu'une partie assurément très importante, mais qu'on doit se garder d'isoler du reste.

Ce n'est au fond qu'une définition de la stratégie et de ses éléments avec l'exposé de leurs propriétés essentielles. Mais pour mettre en évidence ces propriétés, Jomini s'appuie sur les études détaillées des campagnes qu'il a données dans ses autres ouvrages.

Qu'on lise avec attention le *Traité des Grandes Opérations militaires*, l'*Histoire des guerres de la Révolution* et surtout la *Vie politique et militaire de Napoléon*.

Nulle part on ne trouvera une critique aussi judicieuse des campagnes du premier Empire, et c'est là en réalité qu'il faut chercher la démonstration des principes de stratégie positive dont il apprécie l'importance sans exagération.

Napoléon qui, dès 1806, avait été frappé des vues exposées dans le *Traité des Grandes Opérations militaires*, en a dit plus tard à Sainte-Hélène que « c'était un des ouvrages les plus distingués

qui aient paru sur la matière ». Il ne l'aurait pas apprécié si favorablement s'il avait jugé que l'idée des lignes intérieures ne répondait à rien de réel.

En dehors de la valeur de fond de l'œuvre de Jomini, quelques écrivains lui ont fait un grief d'avoir quitté l'armée française après Bautzen et d'être passé dans le camp des Alliés; d'aucuns même l'accusent de leur avoir fait connaître la situation des troupes françaises et les projets de Napoléon. L'Empereur a répondu lui-même à ces reproches à Sainte-Hélène.

« C'est à tort que l'auteur de ce livre¹ attribue au général Jomini d'avoir porté aux Alliés le secret des opérations de la campagne et la situation du corps de Ney. Cet officier ne connaissait pas le plan de l'Empereur. L'ordre de mouvement général qui était envoyé toujours à chacun des généraux ne lui avait pas été communiqué, et, l'eût-il connu, l'Empereur ne l'accuserait pas du crime qu'on lui impute. Il n'a pas trahi ses drapeaux, comme A. , M. , B. ; il avait à se plaindre d'une grande injustice; il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas Français; l'amour de la patrie ne l'a pas retenu. »

On sait en quoi consiste l'injustice dont parle Napoléon : Jomini depuis longtemps était l'objet de la jalousie et des vexations de Berthier. A Bautzen il était chef d'état-major de Ney et c'est grâce à ses instances que le maréchal, après bien des hésitations, put arriver à temps sur le champ de bataille.

Ney, qui reconnaissait hautement le service que son chef d'état-major lui avait rendu, le mit en tête du tableau d'avancement en le proposant pour le grade de général de division. Au lieu de tenir compte de cette proposition, Berthier raya Jomini du tableau et lui infligea des arrêts pour avoir fourni en retard des états de situation.

On comprend qu'à la suite d'une pareille injustice, Jomini, qui n'était pas Français, abreuvé de dégoûts, ait passé au camp de l'empereur Alexandre, qui depuis plusieurs années cherchait à l'attirer à lui.

1. Il s'agit d'un ouvrage publié en Allemagne sur la campagne de Saxe.

Colonel A. Grouard.

Ce fut assurément une détermination fort regrettable pour nous, car pendant la campagne d'automne de 1813, Jomini, pénétré mieux que personne des principes de Napoléon, trouva à plusieurs reprises l'occasion d'éviter aux alliés de grosses fautes et de leur ménager des succès tant autour de Dresde que sur le champ de bataille de Leipzig.

JOMINI ET CLAUSEWITZ. — Napoléon, qui savait à quoi s'en tenir, n'avait certainement pas prévu que, cent ans plus tard, il se formerait en France une École de Guerre où l'on enseignerait que les écrits de Jomini étaient de nature à fausser les idées sur l'art de la guerre et qu'il était dangereux de les lire; et il eût été encore bien autrement surpris, si on lui avait dit que dans cette même école on prendrait pour guide les ouvrages de Clausewitz, sous le prétexte que ceux-là seuls renferment l'explication de son système de guerre; il ne l'aurait certainement pas reconnu dans *La Théorie de la grande guerre* de l'écrivain allemand, car c'est à peine si l'on y trouve trace des principes d'où découlent ses opérations.

On peut dire en effet de Clausewitz que, s'il a fait ressortir, et le plus souvent avec raison, l'importance des forces morales, il a en même temps méconnu la partie positive de la stratégie napoléonienne, et c'est ce qui explique que ses vues sur la valeur des principes et celles de Jomini soient si complètement opposées.

En comprenant dans la stratégie proprement dite les causes morales, Clausewitz est arrivé à leur attribuer une influence prépondérante. Or, il est clair qu'on ne peut réglementer ni le courage ni l'esprit de décision; dès lors, il n'y a pas de principes. Jomini, lui aussi, a tenu compte des forces morales, il leur a attribué toute l'influence qu'elles méritent; mais, en même temps, il a vu autre chose: il lui a suffi pour cela de regarder de près les campagnes de Frédéric et celles de Napoléon.

Sa méthode est suivant nous bien supérieure à celle de Clausewitz. En distinguant ce que ce dernier a confondu, il devait arriver forcément à une stratégie positive, c'est-à-dire à un ensemble de principes clairs et précis auxquels doivent être assujetties les opérations bien conçues et bien exécutées.

Au surplus, les développements de Clausewitz sur les forces morales ne sont pas des nouveautés : l'importance de la vertu militaire, de la hardiesse, de la surprise, de la ruse, a été appréciée de tous les temps.

Les Grecs et les Romains en connaissaient la valeur aussi bien que les grands capitaines des temps modernes ; loin de les contester, nous dirons plutôt que ce sont des vérités de la Palisse. Et c'est sans doute pour cette raison que Jomini, tout en les signalant, a évité de s'étendre longuement à leur sujet.

En dehors des questions de doctrine, si l'on veut se faire une idée exacte de la valeur des deux écrivains au point de vue du sens stratégique, il suffit de comparer et d'examiner les ouvrages que Jomini et Clausewitz ont écrits sur les principales campagnes de Napoléon. On peut dire du premier qu'il a montré dans ses critiques un sens stratégique à peu près infaillible, et qu'il en est autrement du second qui a porté souvent des jugements au moins contestables, quand ils ne sont pas visiblement erronés.

En traitant notamment de la campagne de 1796, Clausewitz a fait voir que, sur beaucoup de points, il avait mal saisi l'esprit et le mérite des manœuvres de Napoléon. Par exemple, en examinant les opérations qui ont amené la bataille de Castiglione, Clausewitz prétend que¹, malgré le résultat brillant de ces opérations, il eût été préférable de ne pas lever le siège de Mantoue et d'y attendre les Autrichiens en se couvrant d'une ligne de circonvallation ; pour soutenir cette manière de voir, il fait remarquer que Bonaparte, disposant de 40 000 hommes fortement retranchés, eût été dans des conditions si favorables que Wurmser, avec 50 000 hommes, n'aurait pas osé l'attaquer. Nous sommes absolument de cet avis, mais il nous semble que, par cette considération, on envisage la situation d'un point de vue étroit. Wurmser n'avait aucune chance de réussir en attaquant l'armée française dans ses lignes, mais il avait autre chose à faire ; c'était, après avoir réuni toutes ses forces, ce qui était facile avec l'hypothèse admise, de se porter sur les communications des Français. Il pouvait prendre

1. *Théorie de la grande guerre* (traduction de Vatry). Introduction, p. 182.

Colonel A. Grouard.

ce parti d'autant mieux que, non seulement il restait maître d'une ligne de retraite par l'ouest du lac de Garde et le Tyrol, mais que de plus, en s'avancant en Italie, il aurait rencontré partout des amis, aussi bien en Lombardie qu'au delà du Pô, s'il avait été amené à s'y porter. Pour sortir d'une situation aussi critique, Bonaparte eût été obligé de lever le siège et d'essayer de reprendre ses communications par une bataille contre l'armée autrichienne tout entière au lieu de la battre en détail comme il le fit en réalité. Il aurait donc commis une faute capitale en restant autour de Mantoue, en laissant à Wurmser la liberté de manœuvrer comme il lui plairait. Clausewitz se trompe d'ailleurs en disant que Bonaparte n'a pas envisagé cette solution ni dans ses mémoires ni dans les documents officiels de l'époque. Il y a songé au contraire, mais pour la repousser de la manière la plus formelle. Il a dit à Sainte-Hélène : « Napoléon qui leva le blocus et abandonna son équipage de siège intégralement eût également abandonné les lignes de circonvallation » (si elles eussent existé). Voilà donc une situation sur laquelle Clausewitz s'est trompé radicalement et l'on peut être surpris de la nature de son erreur, car elle consiste à n'avoir envisagé qu'un petit côté du problème à résoudre, tandis qu'il est plutôt porté à traiter les questions de stratégie d'un point de vue très large.

Au sujet de la campagne de 1806, ce n'est assurément pas lui qui aurait deviné comme Jomini le plan de campagne de Napoléon, car trente ans plus tard il ne l'avait pas encore bien compris.

Nous ne saurions non plus partager son opinion au sujet de la direction de la retraite que Napoléon aurait dû suivre en 1814.

D'après Clausewitz, au lieu de manœuvrer entre la Seine et la Marne de manière à couvrir Paris, Napoléon aurait dû exécuter une retraite latérale en découvrant la capitale; s'il eût pris un pareil parti, les alliés seraient entrés à Paris un mois plus tôt et l'Empereur n'aurait jamais trouvé l'occasion d'obtenir les beaux succès qu'il a remportés avant de succomber, car ces succès avaient pour cause la séparation de ses adversaires et cette séparation n'eût pas existé si Napoléon s'était retiré vers le sud ou le sud-ouest.

Il nous semble au contraire que les observations présentées par Clausewitz sur la marche à suivre après les combats de Montmirail et de Vauchamps sont très judicieuses. Il prétend qu'au lieu de se rabattre de suite sur l'armée de Bohême, Napoléon aurait mieux fait de poursuivre l'armée de Silésie l'épée dans les reins, de manière à la refouler jusqu'au Rhin. Il est certain que, vu l'acharnement de Blücher à soutenir la lutte, c'était celui surtout qu'il convenait d'anéantir. Napoléon pouvait d'autant mieux s'attacher à lui que, pour le moment, Schwarzenberg, en supposant qu'il persistât à marcher sur Paris, n'aurait pas réussi à y entrer; car Victor et Oudinot, qu'il avait devant lui, en se rapprochant de la capitale, y auraient reçu d'importants renforts, d'une part deux divisions de jeune garde de nouvelle formation et une division arrivant d'Espagne. D'ailleurs, il est hors de doute qu'en sachant Blücher désorganisé, Schwarzenberg se serait empressé de battre en retraite.

Il est vrai qu'en se retournant de suite contre l'armée de Bohême, Napoléon a réussi à la battre à Mormant et à Montereau en lui infligeant de grandes pertes; mais, pendant ce temps, Blücher put se refaire paisiblement à Châlons et y recevoir d'importants renforts, ce qui lui permit de reprendre rapidement l'offensive, en se rapprochant de Schwarzenberg.

Il en eût été autrement, si, au lieu de l'abandonner, Napoléon l'eût suivi, chassé de Châlons et poussé, sinon jusqu'au Rhin, du moins jusqu'à la Meuse. Cette besogne faite, il eût été encore temps de se jeter dans le flanc de l'armée de Bohême, dont la situation eût été d'autant plus critique qu'elle n'aurait plus eu aucun soutien à attendre de l'armée de Silésie. Si les dispositions de Napoléon lui ont donné de vrais succès, on doit donc reconnaître que celles que recommande Clausewitz en auraient très probablement produit de plus grands encore et de plus durables.

On pourrait assurément citer bien d'autres exemples susceptibles de mettre en relief la sagacité de Clausewitz, mais ce que nous prétendons, c'est que ce n'est pas un guide sûr comme Jomini et que, avant d'adopter les conclusions de ses critiques, il convient toujours de les contrôler.

Colonel A. Grouard.

Au sujet de la campagne de 1815 qui nous a fourni l'occasion de cette comparaison entre les deux célèbres écrivains militaires, il y a, dans la critique de Clausewitz, à prendre et à laisser. Il a fort bien compris que l'hypothèse que Wellington considérait comme la plus probable et qui consistait à admettre que, si l'Empereur prenait l'offensive il attaquerait sur un large front, était contraire aux principes de la stratégie de Napoléon et à son passé. Pour lui, il devait être certain que l'attaque serait unique et exécutée avec toute l'armée française concentrée. Il montre bien encore qu'une attaque sur une des extrémités des forces alliées n'était pas à redouter, parce que l'armée tournée pouvait changer de ligne d'opérations en s'appuyant sur l'autre, mais tout en admettant que l'attaque unique de Napoléon serait dirigée à peu près sur le centre des forces alliées, il ne s'est pas rendu compte qu'elle aurait pour premier but de disjoindre les deux armées alliées, puis de s'attacher à l'une d'elles après les avoir séparées, et ensuite de revenir sur la seconde après avoir battu la première.

La critique de la rupture stratégique que Clausewitz a présentée est d'autant plus surprenante que, en dehors de la campagne de 1796 qu'il a particulièrement étudiée, il devait avoir le souvenir tout récent de la campagne de 1814, qui suffit à prouver que la manœuvre que voulait exécuter Napoléon ne conduit pas forcément celui qui la tente à l'écrasement, car c'est en la réalisant à Champaubert qu'il a pu battre successivement Sacken à Montmirail, York à Château-Thierry et Blücher lui-même à Vauchamps.

On peut donc dire de Clausewitz que si ses vues sont justes au point de vue des idées générales de Napoléon sur la conduite d'une campagne, il n'a pas compris le caractère particulier de son plan en 1815. Et c'est une des circonstances où Jomini s'est montré bien supérieur à son émule allemand, car il en a fait ressortir tous les traits principaux en montrant les avantages.

En ce qui concerne la bataille de Ligny, Clausewitz n'a pas compris pourquoi Napoléon n'a pas attaqué dans la matinée (64); il croit que cela tient surtout à ce que l'armée française avait besoin de repos et ne semble pas se douter de l'idée préconçue qui a dirigé les dispositions de Napoléon, et l'on ne trouve

pas trace dans son ouvrage des ordres à Ney et à Grouchy où cette idée est très manifeste; il faut reconnaître que sur ce point Jomini non plus n'a pas très bien discerné les motifs de l'inaction de Napoléon pendant toute la matinée. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer¹, les écrits de l'un et de l'autre ne pouvaient pas être décisifs, parce qu'ils ne s'appuient pas sur les nombreux documents que l'on n'a connus que plus tard; c'est pour cela que ni l'un ni l'autre ne se sont appesantis sur les causes des marches et contre-marches de d'Erlon.

Toutefois, on voit que Jomini a bien compris que le mouvement prescrit par Napoléon devait être décisif, tandis que Clausewitz ne lui accorde qu'une importance secondaire. Il trouve que pour obtenir de grands résultats Napoléon aurait dû porter tout son effort sur Saint-Amand. Mais outre qu'une pareille manœuvre eût entraîné une grande perte de temps, parce que le dispositif initial de l'armée française ne s'y prêtait pas, on peut remarquer qu'en portant son effort à gauche, on obtenait bien la séparation des Anglais et des Prussiens, mais qu'on ne faisait que refouler ces derniers sur leur ligne naturelle de retraite, sans les désorganiser, tandis qu'il en eût été tout autrement si l'arrivée de d'Erlon à Wagnelée avait coïncidé avec l'attaque de la Garde sur Ligny.

La séparation eût été encore plus complète et en même temps les deux tiers de l'armée prussienne eussent été mis en déroute. Ce résultat ne pouvait être obtenu que par la simultanéité des deux attaques. Clausewitz a donc mal apprécié le mérite du mouvement que l'Empereur a imaginé. Ce que je veux conclure de cette discussion, c'est que les doctrines de Jomini sont beaucoup plus complètes et plus précises que celles de Clausewitz et surtout qu'elles donnent une base bien autrement solide pour l'établissement des projets d'un général aussi bien que pour les appréciations d'un critique.

C'est là une vérité que les Allemands ont gardé de proclamer, mais au fond ils en reconnaissent l'exactitude. Et tout en exaltant les mérites de leur grand écrivain militaire, ce sont les principes

1. Avant-propos de mon premier ouvrage.

Colonel A. Grouard.

de la stratégie Napoléonienne, que Jomini s'est appliqué à mettre en relief, qu'ils n'ont cessé de mettre en pratique depuis le commencement de la présente guerre. Non seulement toute leur stratégie repose sur les propriétés des lignes intérieures, mais en même temps en cherchant à les utiliser ils ont montré qu'ils étaient bien pénétrés du principe fondamental de Jomini. On sait que ce principe consiste à rechercher toujours sur l'ensemble de l'échiquier stratégique, si vaste qu'il soit, un théâtre d'opération limité pour y conduire des actions décisives auxquelles toutes les autres sont subordonnées. Au cours d'une grande guerre ce théâtre peut se déplacer dans le temps et dans l'espace et c'est la possession des lignes intérieures qui permet de modifier le groupement des forces en raison des circonstances. Or c'est justement ce qu'ont fait les Allemands en recherchant successivement des actions décisives en France, en Russie, en Serbie, et à l'heure présente en Roumanie.

Nous trouvons donc que le dédain que M. Lenient professe pour Jomini ne fait pas honneur à son jugement militaire; il a préféré prendre Clausewitz pour modèle, et c'est pour cela qu'il s'est si souvent trompé, notamment en faisant la critique de la rupture stratégique et en méconnaissant les propriétés des lignes intérieures; et il faut reconnaître qu'en reproduisant ses arguments il ne leur a donné aucune force nouvelle, aussi n'a-t-il pas mieux expliqué que le critique militaire allemand les causes de l'insuccès relatif de Napoléon pendant la journée du 16 juin. Il reconnaît bien après beaucoup d'autres que l'idée préconçue du matin en est la cause première; mais le défaut d'ordre précis ni surtout le prétendu faux de l'aide de camp n'y sont pour rien. Il y a encore un autre point sur lequel les assertions de M. Lenient sont fortement contestables et qu'avant de terminer je ne veux pas passer sous silence, c'est lorsqu'il prétend que Napoléon n'expliquait pas suffisamment ses projets à ses lieutenants; je crois que sa correspondance prouve absolument le contraire, sans compter que le jour de la bataille il avait l'habitude de les réunir pour leur expliquer ses vues sur le développement de la lutte. Pour la campagne d'automne 1813 notamment, non seulement il envoie

une copie de son plan à Ney, à Macdonald, à Gouvion Saint-Cyr et à Marmont, mais en même temps il leur dit : « Voici le parti que j'ai pris. Si vous avez quelques observations à me faire, je vous prie de me les faire librement. »

En ce qui concerne la journée du 16 juin 1815, il n'est pas possible d'être plus clair et plus explicite que dans les lettres que Napoléon a adressées à Ney et à Grouchy. Non seulement il leur donne des ordres pour ce qu'ils ont à faire, mais il fait connaître à chacun ce que fera l'autre, expliquant ses vues d'ensemble d'après lesquelles en dehors des deux ailes il disposera d'une réserve avec laquelle il appuiera tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Si Napoléon n'a pas réussi ce n'est donc pas parce qu'il s'est mal expliqué, mais parce que le fond même de ses idées reposait sur une présomption qui n'était pas conforme à la réalité.

En résumé, M. Lenient n'a éclairci aucun point de la journée du 16 juin et n'a déchiffré aucune énigme.

En revanche, il a émis sur plusieurs points des appréciations nouvelles qui ne résistent pas à l'examen. Il y a dans la suite du livre de M. Lenient bien d'autres jugements plus que contestables, mais en poursuivant cette nouvelle étude de la campagne de 1815 je n'y reviendrai qu'incidemment, car pour la réfuter il faudrait répéter des arguments que j'ai déjà plusieurs fois présentés. Ce n'est pas que son œuvre ne contienne que des erreurs, mais je dirai de l'ensemble ce qu'on peut déjà conclure de l'examen de la première partie, à savoir qu'il comprend des idées justes et des idées neuves, seulement les idées justes ne sont pas neuves, et les idées neuves ne sont pas justes.

Je crois que ce jugement s'applique spécialement aux développements qu'il a présentés pour la journée du 16 juin, mais à vrai dire, s'il n'a déchiffré aucune énigme on peut ajouter que c'était inutile.

Rien n'est plus simple que d'expliquer le développement de la pensée de Napoléon et les événements qui en sont résultés.

Par suite d'une idée préconçue tenace, Napoléon s'est complètement mépris sur les projets de ses adversaires ; il a cru qu'ils se dérobaient tandis qu'au contraire ils se préparaient à lui livrer bataille.

Colonel A. Grouard.

C'est ce qui l'a amené à perdre toute la matinée et à se trouver engagé dans la lutte sans avoir pris les dispositions qui convenaient à la situation des deux armées ennemies, de manière à accabler l'une, en contenant l'autre, comme il devait y être logiquement conduit par les principes mêmes de son plan de campagne. Quand enfin vers trois heures seulement, il y voit bien clair, il essaye de réparer le mal en rappelant de gauche à droite une partie de ses forces. Mais ses ordres tardifs et manquant de précision ne sont pas exécutés. C'est ainsi qu'il n'obtint à Ligny qu'une victoire incomplète et que Ney fut battu aux Quatre-Bras.

Sans doute le soir du 16 juin tout n'est pas absolument perdu. Il faut cependant reconnaître que Napoléon venait de laisser échapper une occasion qui ne devait pas se retrouver.

Colonel A. GROUARD.